

LES HERBES FOLLES d'Alain Resnais

avec André Dussollier, Sabine Azéma, Mathieu Amalric, Emmanuelle Devos, Anne Consigny



A 87 ans, Alain Resnais, plus empathique que jamais, compose un conte irrésistible sur la versatilité des sentiments. Un de ses films les plus audacieux.

Vous me faites mal !" C'est le cri de détresse, mais aussi de reproche, qu'entend toute la journée Marguerite Muir, dentiste de son état. C'est une courte séquence amusante des *Herbes folles* : la répétition obsédante de cette petite phrase, ponctuée du même geste de la main, monté *cut*, des patients pour que s'arrête le supplice de la roulette. Ces gens souffrent et leur plainte est légitime. Pourtant Marguerite Muir, fouillant leurs caries, ne travaille qu'à leur bien, et toute cette grogne l'afflige. La vie, dans *Les Herbes folles*, est comme le cabinet d'un dentiste. C'est en s'employant à faire le bien des gens qu'immanquablement on les blesse. La malveillance n'est nulle part. Pas de méchanceté dans la petite communauté humaine, pourtant bien souffrante, d'Alain Resnais. Même les flics sont des braves gars délicats et bien compréhensifs. Et malgré tout, tout le monde fait de la peine, contraire, humilie tout le monde. "Vous me faites mal !" pourrait être le mot de passe secret du film.

Le seul malfaiteur volontaire du film est un

voleur de sac à main. Il n'apparaît même pas à l'écran. Nous ne verrons de lui que son bras arrachant le butin de l'épaule de Marguerite Muir (Sabine Azéma). Très vite, après avoir dérobé l'argent qu'il contenait, il se défait du portefeuille dans un parking. C'est un bon samaritain, père de famille, résidant dans un joli pavillon de banlieue, Georges Palet (André Dussollier), qui le retrouve. Il l'apporte à la police, le policier (Mathieu Amalric, savoureux) prévient Mlle Muir (oui, oui, du même nom que Gene Tierney dans le film de Mankiewicz où elle tombait amoureuse d'un fantôme). "L'incident" (c'est le titre du roman de Christian Gailly dont est adapté le film) pourrait être clos. Mais évidemment pas du tout.

Le film organise alors une circulation de velléités contrariées, de sollicitations éconduites, de demandes d'amour et de fins de non-recevoir versatiles et désaccordées. Georges Palet délire sur cette femme inconnue dont il a retrouvé les papiers, jusqu'à la harceler ; Marguerite se dérobe jusqu'au moment où elle prend conscience qu'elle ne peut plus se passer des avances de ce soupirant empressé. D'autres personnes, une épouse résignée, une bonne copine vorace, des policiers qui outrepassent leur fonction, participent à cette mécanique désirante sans queue ni tête. Les personnages sont les spectateurs affolés de cette végétation sentimentale, ces herbes folles, qui poussent dans tous les sens aux tréfonds d'eux-mêmes. Et la mise en scène, tout en audaces virtuoses, participe pleinement de cette grande dérégulation.

Lors d'un banal déjeuner familial, la caméra, comme un lierre grimpant qui croît de façon

anarchique, se met à regarder ailleurs, traîne dans le salon, se désintéresse absolument de la conversation, désormais hors champ. L'écriture de Resnais a toujours cultivé les petits coups de force (les plans de neige sur fond noir qui scandent *L'Amour à mort*, les surimpressions de méduses qui parasitent *On connaît la chanson*) ; elle a rarement été aussi free-jazz, moins fondée sur quelques principes conceptuels que totalement farfelue et déconnante. Et donc totalement à l'unisson de ce petit conte sur nos contradictions ordinaires et les surprises de l'inconscient.

Dans son observation du comportement humain, le regard d'Alain Resnais ne s'est jamais départi totalement d'une distance de scientifique, d'entomologiste qui décorique des mécanismes. Mais avec les années s'est aussi développée une immense empathie, quelque chose de profondément tendre et sentimental. Même si *Les Herbes folles* est un film plus drôle, moins noir que le précédent *Cœurs*, le film n'en est pas moins extrêmement émouvant.

D'autant plus qu'à cette étude aimante du dysfonctionnement de nos émotions se joint une déclaration d'amour exaltée pour la puissance d'évocation du cinéma : "cinéma", en lettres de néon rouge au fronton d'une salle de quartier, éclate plein cadre au détour d'une scène ; les roulements de tambour et de cuivres du vieux jingle de la MGM accompagnent un baiser filmé comme un climax à l'ancienne... La jubilation à faire du cinéma traverse de toutes parts ces *Herbes folles*. L'entomologiste n'est pas seulement tombé follement amoureux de ses souris de laboratoire, mais aussi de l'outil avec lequel il les étudie.

Jean-Marc Lalanne

retrouvez toute l'actu cinéma sur

les inrocks.com